

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ⵎⵓⵎⵉⵔ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ
ⵎⵓⵎⵉⵔ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ
ⵎⵓⵎⵉⵔ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ ⵏ ⵉⵏⵙⵉⵎⵉⵏⵜ

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERY DE TIZI-OUZOU
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS



جامعة مولود معمري - تيزي وزو
كلية الآداب واللغات

N° d'Ordre :

N° de série :

**Mémoire en vue de l'obtention
Du diplôme de master II**

**DOMAINE : Lettres et Langues Etrangères
FILIERE : Littérature française
SPECIALITE : Langue et Cultures Francophones**

Thème du sujet

**Quête de la mémoire dans *Je ne parle pas la langue
demon père* de Leila Sebbar**

Présenté par :
M^{lle} BENAMEUR Dihia
M. KACIMI Akli

Encadré par :
M. MAHMOUDI Hakim

Jury de soutenance :

Président : M. HAMDY Mehdi MAA, UMMTO
Encadreur : M. MAHMOUDI Hakim, MCB, UMMTO
Examineur : M. EL HOCINE Rabah, MAA, UMMTO

Promotion : Novembre 2016/2017

Remerciements

Au terme de cette étude, je tiens à remercier le Bon Dieu qui m'a donné le courage et la volonté d'aller jusqu'au bout et de ramener ce présent travail à son ultime point.

Je tiens tout d'abord à remercier **Docteur MAHMOUDI Hakim** mon professeur et directeur de recherche, qui m'a prêté une attention toute particulière et qui n'a, en aucun moment, ménagé aucun effort et/ou savoir pour m'apporter de l'aide, la plus précieuse et me faire découvrir les secrets des langues.

Mes remerciements vont également à tout le corps enseignant du département de français, puisque c'est grâce à eux que je n'ai eu aucune difficulté à combler mes lacunes théoriques et à satisfaire ma curiosité littéraire.

Je tiens, enfin, à remercier tout ceux qui ont contribué et/ou collaboré de près ou de loin dans l'élaboration de cette étude.

Merci à tous.

Akli

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail à mes parents qui ont consacré leur jeunesse pour mon auspice.

À mes charmantes nièces «**Lydia & Dina**».

À mes frères et à toute la famille.

À tous mes amis présents sans exception, sans oublier mes amis loin par la distance proches par le cœur : **M.ABED Ouramdane, LOUNNAS Salah et SACI Hamza**

Sommaire

Introduction

Chapitre I : Une écriture de témoignage

- I. 1 Les souvenirs de la famille
- I.2 La mémoire des lieux
- I.3 Illustres personnages

Chapitre II : Expression de regrets

- II.1 Le regret de la langue
- II.2 Le regret de la vérité tue
- II.3 Le regret de l'enfance perdue

Chapitre III : La part de l'imagination

- III. 1 Les zones d'ombre
- III. 2 Réhabiliter le père

Conclusion

Bibliographie

Table des matières

Introduction

Parmi la multitude de livres parus dans le cadre de la littérature, certains à leurs manières, s'interrogent sur une histoire longtemps sans nom qui affecte encore ici et là le rapport à l'autre. Comment en parler pour se réapproprier une mémoire collective, commune et indispensable pour vivre ensemble et créer les conditions de débat et de civisme. C'est ce souci qui hante ce genre de livres qui sont le fruit d'un projet, d'une «envie de revoir l'histoire», pour reprendre la citation de Leila Sebbar, choisie comme épigraphe à ce modeste travail.

Intéressés par cette écriture où fiction et histoire se mêlent, nous avons choisi comme corpus d'étude un roman de cette écrivaine métissée dont la production littéraire se situe à la confluence de deux cultures : française et algérienne. Cette œuvre, qui s'intitule *Je ne parle pas la langue de mon père* et résonne comme un appel, est le point de départ d'une émouvante méditation sur les racines doublée d'un voyage dans le temps et l'espace qui veut faire la lumière sur un passé que le père n'a jamais voulu remuer. Il s'agit d'une œuvre où le sujet enquête, questionne son histoire, pour comprendre ce dont il a hérité, ce que sa singularité doit à son passé. De ce fait, elle ne se réduit pas à un simple témoignage ; elle est plutôt le récit¹ d'une quête fondée sur l'hypothèse que la mémoire individuelle peut aussi être la mémoire des autres avant soi. Autrement dit, c'est la mémoire de toute une génération s'interrogeant sur elle-même, sur ses racines, sur son héritage et sa transmission. C'est pourquoi il est important de le contextualiser, d'en étudier les enjeux et les visées.

En optant pour ce thème, nous nous proposons de voir comment se déploie cette quête mémorielle dans ce roman de Leila Sebbar. Ce travail tentera ainsi de trouver des éléments de réponses à des questions que cette quête suggère et dont s'imposent celles liées aux événements évoqués, celles inhérentes aux sentiments exprimés et celles relatives aux failles de cette mémoire même. Ce sont là, il nous semble, les interrogations

¹ Ce concept nous l'entendons, à la suite de Pauline Seguin, comme organisation et mise en cohérence.

qui s'imposent pour tenter de percer les secrets de cette écriture qui cherche, entre autres, à faire parler les silences de l'histoire.

Pour pouvoir apporter des éléments de réponse à ces interrogations et, par conséquent répondre à notre problématique, nous optons pour une lecture pluridisciplinaire. Ce choix méthodologique se justifie par la complexité de ce thème qui ne peut être abordé d'un angle exclusif. En effet, nous comptons faire appel ici, pour la question de la mémoire, aux travaux² de Paul Ricœur sur la relation entre mémoire et histoire, aux travaux de Pierre Nora sur la question de la mémoire et consignés dans les trois tomes de *Les lieux de la mémoire* et ceux de Halbwachs sur la mémoire collective. Quant à l'aspect psychologique du vécu de la narratrice, nous appuierons sur la théorie psychanalytique expliquant les concepts de souvenir, de projection, etc. Comme nous nous inspirerons aussi des théories de l'imaginaire, à l'exemple de celle de Gilbert Durand.

Enfin, pour bien structurer cette étude, nous l'avons répartie en trois chapitres. Le premier, intitulé *une écriture de témoignage*, sera consacré à l'Histoire revisitée par la narratrice. Il s'agira en fait de quelques tranches d'une mémoire individuelle mais qui implique souvent le vécu de tout un groupe, voire tout un peuple. Le second, qui porte le titre d'*Expression de regrets*, sera réservé aux sentiments véhiculés par cette écriture mémorielle. Il y sera question en particulier des regrets causés par les silences d'un père sur l'histoire de son peuple. Enfin, nous consacrerons le dernier chapitre aux stratégies de l'écrivaine pour combler ces silences par *le recours à l'imagination* comme le suggère ce titre choisi pour ce chapitre.

² Nous pensons particulièrement à son œuvre monumentale : *La mémoire, l'histoire, l'oubli* [2000], publiée aux éditions du Seuil.

Chapitre I: Une écriture de témoignage

Face à la violence de masse qui ne cesse de se généraliser depuis le début du XX^e siècle, est apparue *une littérature de témoignage* qui, à tort ou à raison, tend à se présenter comme un nouveau genre littéraire. En effet, dans le sillage de cette violence sont apparus des ouvrages d'un genre nouveau : les témoignages. Ils sont le fait d'hommes et de femmes ayant survécu à cette dernière qui, endossant le rôle de témoins, ont entrepris de faire connaître leur expérience au plus grand nombre en rendant compte par écrit des sévices endurés. Ces écrits ambitionnent par leurs témoignages de participer à cette question cruciale de l'écriture de l'histoire. Cette question qui engage le futur est au cœur du problème de la possibilité même de l'écriture de l'histoire, pour aujourd'hui et pour demain. Le témoignage constitue un enjeu décisif quant à la lisibilité du passé et, partant, à la constitution d'une pensée solide face l'amnésie généralisée qui vide la pensée de toute historicité.

Le roman que nous avons choisi comme corpus d'étude participe largement de cet enjeu. En l'abordant d'abord comme écriture de témoignage, nous tenterons de comprendre la mission assignée à ce texte par l'auteure. Il s'agira de voir essentiellement de quoi ce récit témoigne-t-il. Cela revient à s'interroger sur le projet mémoriel de l'auteure qui serait, à en croire Françoise Lionnet³, la quête du passé et la recherche d'une généalogie. Cherche-t-elle alors à rendre compte de ce qu'elle a vu et subi ? Rend-elle hommage à d'illustres disparus en évoquant, explicitement ou implicitement, leurs histoires ? Ce sont là les deux questions auxquelles ce chapitre s'attachera de répondre. Nous aborderons en ce sens les mémoires collectives et individuelles revisitées dans ce roman. Nous entamerons l'analyse par les réminiscences liées au milieu familial. En nous interrogeant sur leur portée. Puis, nous nous intéresserons aux villes décrites dans le récit à la lisière de la subjectivité de la narratrice et la mémoire collective. Enfin, abondant dans cette optique, nous exposerons les personnages historiques évoqués dans ce texte.

I. 1 Les souvenirs de la famille

Dans ce récit, la narratrice opère une plongée dans ses souvenirs d'enfance. Elle fait revisiter aux lecteurs une part de l'histoire algérienne durant la période coloniale. Elle ne dit pas tout de cette période, mais elle évoque les souvenirs les plus significatifs de son

³ Selon cette auteure, «*les femmes venant de pays colonisés ressentent le besoin de retrouver leur passé, de retracer une généalogie qui leur permettra de vivre dans le présent, redécouvrir les histoires occultées par l'Histoire.*» in *Autobiographical voices : race ; gender, self-portraiture*, Ithaca, Cornell University Press, 1989, p.25.

enfance. Elle ne peut pas tout dire d'ailleurs dans la mesure où la mémoire humaine n'est pas infaillible. En ce sens, il importe d'examiner les souvenirs tenaces qui reviennent au fil des pages. En effet, en replongeant dans sa mémoire, la narratrice relate certains souvenirs qui demeurent vivace dans sa tête.

C'est le cas des souvenirs liés aux domestiques de la famille : Fatima et Aïcha. Ces deux personnages ont marqué l'enfance de la narratrice et ont eu une grande influence sur sa vie à long terme et sur sa manière de s'habiller. Dans plusieurs passages, elle raconte des gestes et des faits qui distinguent cette bonne des Européennes comme le laisse entendre ce passage :

Lorsqu'elle avait à sortir pour étendre le linge ou accomplir un travail domestique qui ne l'obligerait pas à traverser une rue, Fatima prenait sa fouta, une pièce de tissu à rayures colorées, et la posait sur sa tête, repliant chaque coin dans un geste rapide, précis, difficile à reproduire, pour dissimuler ses cheveux déjà cachés par un ou deux foulards, on ne devait pas voir, même le nœud serré sur le côté du front...⁴

Dans cet extrait, la narratrice insinue en fait que la culture de Fatima est différente de la sienne. Conservatrice, elle ne laisse même pas ses cheveux au vent ; elle ne l'exposerait jamais au regard de l'homme et n'accepterait pas que dernier les voie. Mais sa qualité de bonne ne lui permet pas de contester la façon de s'habiller des filles du maître. Elle «*s'étonnait des cuisses découvertes, la robe ou la jupe ne devaient pas couvrir la jambe, elle ne disait rien, elle était la bonne*»⁵.

Par ailleurs, à côté de ces souvenirs liés aux bonnes de la maison, la narratrice fait souvent part des souvenirs qu'elle partageait avec son père. A plusieurs reprises, elle remémore quelque chose vécu en compagnie du père taciturne. C'est l'image qui se dégage de ses dires autour de son géniteur comme dans ce passage :

Alors ma fille, comment ça va ? Les enfants....J'interromprai, grossière, je le sais seulement aujourd'hui, j'ai compris trop tard que ce protocole oriental, j'aurai du le respecter, mon père ne m'en a jamais fait la remarque, il n'aimait pas le rappel à l'ordre. Je ne laisse pas mon père achever la chaîne familiale : je voudrais savoir... - qu'est ce que tu veux savoir encore ?...Pourquoi tu veux savoir tout ça ? A quoi ça sert ?... Il

⁴ Leïla Sebbar, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, x, y, pp.55-56

⁵*Ibid.*, p.60

*faut oublier...-Oublier pourquoi ? Tu dis qu'il faut oublier mais tu ne veux pas encore dire quoi...Non ma fille, non.*⁶

Cet extrait permet de comprendre la relation que la narratrice entretient avec son père et surtout cela montre à quel point ce dernier la tenait à l'écart, c'est-à-dire, il se contentait seulement du silence lorsqu'elle lui posait des questions, ils se parlaient longtemps au téléphone, mais à chaque fois c'est la même chose, elle n'arrivait jamais à lui arracher des confidences ou des témoignages.

Le mutisme de ce père face aux interrogations incessantes des sa fille est bel et bien clair et à travers les dialogues entretenus entre le père et sa fille dans le récit. La narratrice en parle comme d'une quête, d'une lutte qui bute sur le silence obstiné du géniteur. Elle résume ce duel en disant : « *De ces années-là je n'ai rien su. Mon père n'en a rien dit, obstinément. Et moi, non moins obstinément, je l'appelle, je téléphone. Sa voix tendre et ironique, il sait que je vais encore poser des questions, je ne suis plus un enfant et je questionne comme un enfant* »⁷. Cela dit, la narratrice incrimine en quelque sorte ce père qui fuit à chaque fois les questions de sa fille et qui l'interrompt à plusieurs reprises pour ne pas répondre.

De plus, la narratrice évoque d'autres souvenirs de son enfance qui ont été pour elle humiliants ou du moins douloureux. Comme le montre quelques passages du récit, elle garde toujours en mémoire les insultes et injures qu'elle entendait avec ses sœurs sur le chemin de l'école, des propos proférés par des garçons dans la rue. Il s'agissait de mots et des termes qu'elle ne comprenait pas, mais dont elle devinait le contenu injurieux et insultant. Elle en fait part dans son récit à plusieurs reprises comme pour insinuer qu'il s'agit d'une blessure non encore cicatrisée. Cela est perceptible à travers ce passage :

Ils nous guettaient, je le savais, et je crois que le tremblement intérieur qui se mêle à l'effroi était le signe de cette attente quotidienne des mêmes mots sus par cœur, les seuls que je n'ai pas oubliés, si je les avais pas entendus aurais-je été déçue ? L'excitation physique, verbale, des garçons, je la sentais. Toutefois le sang ne coulerait pas, ils n'oseraient pas blesser réellement l'une ou l'autre, comme si nous étions précieuses, je sais que nous étions précieuses pour nous, pour eux, je le sais, pas seulement à ce moment où j'écris, je le savais alors, terrifiée mais aussi attentive aux

⁶Leila Sebbar, *op. cit.*, p.24

⁷*Ibid.*, p. 3

gestes et aux mots qui venaient jusqu'à nous, pour nous, parce que nous étions ces petites filles-là...⁸

En effet, ce passage est illustratif de ce harcèlement par le regard et le verbe qu'elle subissait au quotidien en compagnie de ses sœurs. L'impact se lit à travers tout un lexique traduisant la frayeur ressentie à chaque insulte entendue, à savoir : 'tremblement intérieur', 'effroi', 'terrifiée'. Ainsi, bien des années, elle revoit ces scènes de violence « symbolique » et ne cesse de les méditer pour comprendre son vécu singulier comme le confirme cet autre passage du livre : «*Ces mots qui blessent, on ne les oublie pas*»⁹.

De plus, en revisitant ces moments de sa mémoire individuelle, elle se demandait si son père avait su tous ces insultes auxquelles elles étaient confrontées quotidiennement durant les allers et retours. A ce sujet, elle dit : «*Mon père n'a pas su que des garçons injuriaient ses filles ou le savait-il, mais il ne pouvait garder ses filles séquestrées comme d'autres pères qui avaient interdit l'école à leurs filles les écoles coraniques et française parce qu'elles auraient côtoyé des garçons*»¹⁰. Elle se dit, dans un autre passage, que si son père avait su pour ces insultes, il aurait sûrement réagi, du moins il n'aurait jamais toléré le fait que ses filles soient insultées.

Le lexique utilisé pour évoquer ces insultes témoigne de la gravité des propos. Il dit toute la violence des faits, il montre à quel point cela déchirait et humiliait la narratrice et ses sœurs. L'impact de la violence que ces dernières vivaient dans ces quartiers indigènes est résumé dans cette phrase : «*ses filles seraient asphyxiées, étourdies par la violence répétée du verbe arabe, le verbe du sexe...*»¹¹. Ainsi, bouleversée par ces termes violents, la narratrice finit par considérer la langue de ces insultes (la langue du père) comme une langue violente et une langue vulgaire.

En somme, le retour obsessionnel des passages évoquant cette scène vécue au quotidien, traduit l'ampleur de la blessure contractée par la narratrice. Il dit combien ces insultes sont gravées dans la mémoire de celle-ci au point de qualifier cette scène de «*terreur quotidienne*», de «*meurtrière* » et d'une «*lance comme la fronde*». Tout cela montre l'impact négatif de ce genre de faits sur la vie d'un homme comme l'écrit F. Nietzsche : «*lorsque les souvenirs historiques deviennent trop écrasants, l'homme cesse*

⁸ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.44

⁹ *Ibid.*, p.41

¹⁰ *Ibid.*, p.43

¹¹ *Ibid.*, p.45

de nouveau d'être, et, s'il n'avait pas possédé cette ambiance non historique il n'aurait jamais commencé d'être, il n'aurait jamais osé commencer»¹².

I.2 La mémoire des lieux

Cette violence subie n'est pas la seule composante d'une mémoire qui se déploie dans ce récit malgré les nombreuses zones d'ombre. La narratrice évoque également des espaces géographiques où elle a vécu en compagnie de sa famille. Elle en parle comme de véritables «*lieux de mémoire*», pour reprendre un concept proposé par Pierre Nora dans un ouvrage éponyme. D'où la nécessité de s'arrêter d'abord sur la portée sémantique de cette notion. En effet, dans sa contribution sur la mémoire collective, ce théoricien note que l'histoire s'écrit désormais sous la pression des mémoires collectives, qui cherchent à compenser le déracinement historique du social et l'angoisse de l'avenir par la valorisation d'un passé qui n'était pas jusque-là vécu comme tel. Pour lui, les lieux de mémoires :

Ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore. (...) Musées, archives, cimetières et collections, fêtes, anniversaires, traités, procès-verbaux, monuments, sanctuaires, associations, ce sont les buttes témoins d'un autre âge, des illusions d'éternité¹³.

Selon donc ce théoricien, le lieu de mémoire, au sens large, «*va de l'objet le plus matériel et concret, éventuellement géographiquement situé, à l'objet le plus abstrait et intellectuellement construit*»¹⁴. Il peut donc s'agir d'un monument, d'un personnage important, d'un musée, des archives, tout autant que d'un symbole d'une devise, d'un événement ou d'une institution.

En somme, cette notion signifie ou correspond à l'ensemble des repères culturels, lieux, pratiques et expressions issus d'un passé commun. Ces repères peuvent être concrets et tangibles, comme des objets ou monuments, mais ils peuvent aussi être immatériels, comme l'Histoire, la langue, ou les traditions. Les lieux de mémoire sont, non seulement des objets de connaissance, mais doivent également se révéler des sources d'émotion. Cela

¹² F. Nietzsche, *Secondes considérations inactuelles*, Paris, x, y, pz

¹³ Pierre Nora, *Les lieux de mémoire, vol. I*, Paris, Gallimard, «Quarto», 1997, p.12

¹⁴ *Ibid.*, 13

peut se vérifier chez notre narratrice qui raconte des souvenirs et des expériences qu'elle a vécues durant son enfance dans des espaces géographiques bien déterminés. Dans son récit, reviennent en effet, les noms de villes et de quartiers comme Hennaya, Blida, Clos-Salembier, Orleansville, une récurrence qui nous amène à nous interroger sur les raisons de ces remémorations.

En évoquant ces lieux, la narratrice est sans doute motivé par le souci du vraisemblable, de réalisme. Imitant la démarche de l'historien, elle cherche à restituer la réalité des faits inhérente à l'espace algérien durant la période coloniale. Dans ce sens, lorsqu'elle parle de la ville de Blida, ville de la périphérie sud d'Alger, elle la représente comme une ville-cargaison où se concentrent des casernes du colonisateur français. Ce qui est loin d'être un caprice, une lubie de la narratrice dans la mesure où cela constitue une vérité historique puisque comme on le sait les troupes françaises ont occupé cette ville dès 1839, neuf ans seulement après la conquête de 1830 et y ont bâti de grandes casernes militaires ; ensuite, cela se justifie aussi par le fait qu'elle soit un fief du nationalisme et un lieu tout proche du massif montagneux de l'Atlas.

Dans ce roman, la narratrice rapporte plusieurs faits censés avoir eu lieu dans cette cité où l'armée française est omniprésente. Cette forte présence se justifie par la crainte d'un mouvement révolutionnaire chez le colonisateur. Ce dernier essaye avec tous les moyens d'empêcher la rébellion des autochtones comme le laisse entendre cette phrase prononcée par un soldat français : « ...*cette putain de guerre, on la perdra pas on fera tout...* »¹⁵ C'est dans ce contexte de suspicion que cette ville va subir maints événements mémorables à l'exemple de cette nuit tremblante qui déchirait les monts de Blida en raison d'un accrochage entre les maquisards et les soldats de l'armée française, un combat qui a duré jusqu'à l'aube et qui a tourné au bénéfice de l'armée coloniale qui a réussi aussi à capturer le fils de Fatima.

Blida n'est le seul espace évoqué par la narratrice évoque, d'autres lieux sont aussi cités à l'image du Clos-Salembier. Ce quartier de la capitale est souvent décrit comme espace exclusivement autochtone en contraste avec la ville de Blida. C'est dans ce quartier que, selon elle, le jeune Maurice Audin s'est fait arrêter par l'autorité coloniale. Elle le représente un refuge pour les révolutionnaires et, par conséquent, une menace pour les Français : « ...*le Clos-Salembier populaire et sauvage, ce quartier a fait peur aux petits*

¹⁵ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.77

blancs de la colonie puis aux notables de l'Algérie Algérienne des révolutionnaires sont nés dans ces maisons pauvres ... »¹⁶.

Cela est dit, ces révolutionnaires ne sont pas seulement une menace pour les Français mais aussi pour son père instituteur. C'est ce que laisse entendre la narratrice à travers le témoignage de Fatima. En effet, celle-ci, après avoir su que son fils a été désigné par ses chefs pour tuer le maître d'école, elle se précipite pour l'avertir dans l'intention de le protéger lui et sa famille, et le dialogue qui s'est produit entre le maître et Fatima traduit l'étonnement de l'instituteur :

C'est lui qui doit me tuer ? » La mère ajuste son voile, cache son visage et ses larmes. « Tu es sûre ? Ses chefs l'ont désigné ? » Fatima dit oui avec la tête « Et moi, quand ils étaient petits, j'ai voulu leur apprendre la langue de l'école, ce que je savais, parler un peu, comprendre, pour le travail dehors, au domaine et, plus tard, à la ville¹⁷

La narratrice évoque là la menace qui aurait pesé sur l'instituteur durant les années de guerres, lui qui enseigne la langue française. Cette éventualité dont rend compte ce passage est des plus réalistes. Durant cette période, il est tout à fait logique qu'un autochtone enseignant la langue de l'ennemi soit perçu comme un traître par les maquisards. C'est ainsi que le père de la narratrice est choisi comme cible à abattre à tous prix, une mission confiée au fils de Fatima, un proche de la famille du maître.

Enfin, la narratrice évoque une autre ville, Orléansville qui fut un département français en Algérie entre 1957 et 1962. Cette ville, connue de nos jours sous le nom de Chlef, est devenue après l'indépendance une wilaya. Dans le récit, ce lieu est associé à la prison où le père de l'auteure fut incarcéré. C'est l'espace imaginé, à partir d'un fait avéré¹⁸, par la narratrice pour réunir l'instituteur et le fils de Fatima, le maquisard qui aurait été désigné pour tuer le premier. Cette rencontre fictive est l'occasion, pour la narratrice, de dissiper les malentendus. La prison, lieu dysphorique par excellence, devient ici un espace euphorique où la quête de vérité trouve son sens. Cet espace va permettre l'éclosion d'une amitié entre le maître, la victime probable, et le fils de Fatima, le bourreau potentiel. Le premier va apprendre au second à lire et écrire et, par conséquent, à changer sa perception de la langue de l'autre.

¹⁶ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.43

¹⁷ *Ibid.*, pp. 56-57

¹⁸ Le père de Leila Sebbar a été effectivement emprisonné à Orléansville en 1957.

I.3 Illustres personnages

Comme le soutient Pierre Nora, le lieu de mémoire peut être aussi un personnage célèbre. La narratrice n'est pas loin d'adhérer à cette affirmation en évoquant une multitude de personnages illustres qui ont marqué l'Algérie durant la période de la guerre ou durant son histoire millénaire. D'où la nécessité de rendre compte ici de ces évocations et de s'interroger sur les desseins de celles-ci. En d'autres termes, il s'agira de voir quelles sont les grandes figures historiques évoqués et à quoi participe leur convocation. Pour répondre à cette question nous nous arrêterons sur les noms de Mouloud Feraoun, Maurice Audin tout en passant par ceux de Jean d'Arc et de Fathma N'Soumer.

Le premier personnage que la narratrice évoque dès les premières lignes de son récit est le célèbre écrivain Mouloud Feraoun assassiné par l'Organisation Armée Secrète (OAS), un 15 mars 1962, quelques mois avant l'indépendance du pays. A ce propos, elle rappelle les circonstances tragiques de son assassinat tout en soulignant les qualités morales de cet écrivain, ami de son père :

Mouloud Feraoun, l'ami instituteur et écrivain, avait été assassiné le 15 mars 1962 au fond de la classe contre le mur. Feraoun le pacifique, il écrivait son journal comme un boursier pensionnaire, sa voix calme, l'accent kabyle sous la moustache noire. J'avais posé des questions à l'écrivain, j'avais parlé, adolescente, à l'ami de mon père, j'ai oublié ses réponses, il y en eut certainement, modestes comme ses gestes d'homme de la mesure. Il est mort.¹⁹

Dans ce témoignage, nous lisons surtout les qualités humaines de l'écrivain-instituteur, l'ami du père. En soulignant ses qualités, la narratrice lui rend hommage et laisse comprendre que sa mort son assassinat est incompréhensible, injustifié, voire abject. Mais, à lire la suite du passage, c'est à un autre dessein que l'on pense. La narratrice évoque ce meurtre pour suggérer ce que Feraoun partage avec son père : le métier et l'amitié. Donc, pour elle, son géniteur aurait pu être le suivant sur la liste macabre des assassinant des élites indigènes.

Par ailleurs, en parlant des figures de la résistance féminine face à l'ennemi et aux colonisateurs, la narratrice convoque de noms de femmes qui ont marqué l'histoire de

¹⁹ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.23

leurs pays respectifs, à l'image de Jeanne d'Arc en France et Lalla Fatma N'soumer en Algérie. La première, née vers 1412, héroïne de l'histoire de France, était l'une des chefs de guerre qui ont pu conduire d'une manière victorieuse les troupes française contre l'armée anglaise, avant de mourir sur le bûcher le 30 mai 1431 et de devenir, pour la postérité, «*la mère de la nation française*». Quant à Lalla Fatma N'soumer, figure de la résistance féminine contre les troupes françaises dans les années 1850, elle a marqué l'histoire de son pays pas son courage au point d'être vue par le peuple comme une héroïne nationale, symbole de bravoure, de courage et de sacrifice.

La narratrice se sert de la fiction pour évoquer ces deux figures prestigieuses de la résistance féminine à l'ennemi. C'est l'ami du fils de Fatima que la protagoniste a choisi pour rendre hommage à ces combattantes :

Son ami, qui a réussi à échapper au massacre dans les monts de Blida, lui racontait l'histoire des grands résistants de l'Histoire, il a retenu deux femmes : une chrétienne, une musulmane, une Lorraine et une Kabyle, Jeanne d'Arc et Lalla Fathma N'Soumer, l'une a résisté aux Anglais, l'autre à l'armée française de la conquête, Jeanne à cheval, habillée en guerrier, cuirasse, lance au point, Fathma en maraboute tatouée, burnous blanc finement tissé²⁰.

Par ce parallèle, la narratrice laisse entendre sa double filiation en rendant hommage à une chrétienne et à une musulmane, à une Française et à une Algérienne. En effet, au-delà de cette histoire sélective qui ne retient ici que les noms de résistantes, c'est l'implicite de ce passage qui attire l'attention sur une double filiation assumée.

Enfin, pour clore cette question des personnages d'exception évoqués dans ce livre, il importe de s'arrêter sur celui de Maurice Audin. Ce dernier est l'autre personnage célèbre auquel la narratrice a tenu à lui rendre hommage en soulignant son sens de la justice. Elle raconte sa disparition à la fleur de l'âge (vingt-cinq ans) tout en prenant sa distance de la version officielle, celle qui dit que le prisonnier s'est évadé lors d'un transfert sans que l'on retrouve ses traces dans la ville. Pour sa femme, il ne reste que le rêve pour le revoir (à volonté), il suffit de fermer les yeux et de l'attendre. C'est ce que suggère la narratrice dans ce passage au conditionnel :

²⁰ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.78

Elle a attendu des mois, des années, il viendrait soudain, elle ouvrirait la porte et il serait là, debout contre elle, immobile. Brutalement, lui si doux, il la prend dans ses bras pour la serrer longtemps, fort, trop fort, longtemps, sans l'embrasser, le visage dans ses cheveux, elle a des cheveux noirs, épais et bouclés dans le cou, il la sent, il pleure, la bouche sur le cou blanc, lisse, il sent la fleur d'oranger, elle sait qu'il aime cette odeur, aujourd'hui encore, elle achète de l'essence à l'orange douce, il la serre, elle dit : « Tu es là, tu venu, tu as disparu pour être-là devant ma porte. (...) et nous avons juré de faire vivre l'Algérie.²¹

Par le biais de la fiction, la narratrice fait rencontrer le jeune couple séparé par la barbarie coloniale. La fiction permet ainsi les retrouvailles entre Maurice et sa femme pour partager des moments de bonheur et de joie que leur passion anticoloniale leur procure. Ils seraient « *heureux dans la foule en joie, hurlante, étendards de la liberté au vent de la mer, drapeaux rouge, vert, blanc cousus par les femmes (...)* ». ²²En d'autres termes, la fiction réunit ici ce que la politique a séparé définitivement et pour de bon.

En définitive, en évoquant tous ces souvenirs, la narratrice fait certes une œuvre de témoignage en rendant compte d'un passé qui demeure vivace dans sa mémoire. Cependant, comme elle le dit dans la phrase citée en épigraphe de ce travail, la plongée dans les souvenirs d'enfance traduit un certain regret, le regret de cette enfance perdue, de la vérité non sue sur le père et surtout, le regret de ne pas avoir appris la langue de son père, celle de son pays d'origine qui est la langue arabe. De ce fait, nous allons donc nous pencher, dans le chapitre qui suit, sur ce regret qui revient à chaque fois dans cette œuvre.

²¹ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.33

²²*Ibid.*, p.33

Chapitre II : expression de regrets

Après avoir vu la dimension du témoignage dans ce récit autobiographique où la narratrice donne à lire des pans de sa mémoire personnelle - indissociable d'ailleurs de la mémoire collective -, nous pensons que cet enjeu est moins crucial dans ce livre qui rappelle à chaque fois un fait de la langue paternelle non apprise par la protagoniste. En effet, les six variantes du titre (*Je ne parle pas la langue de mon père, Mon père ne m'a pas appris la langue de sa mère, Je n'ai pas parlé la langue d'Aïsha et Fatima, Mon père ne m'a pas appris la langue des femmes de son peuple, Je n'ai pas appris la langue de mon père, Je ne parle pas la langue des sœurs de mon père*)²³ qui ouvrent les chapitres du livre nous laissent soupçonner dans ce roman un autre enjeu plus important, aux yeux de l'auteure, que le témoignage. Partant de là, nous nous proposons de voir ce que cache la négation présente dans ces titres. Autrement dit, il s'agira ici d'analyser les sentiments dysphoriques exprimés dans ce livre et à leur tête le regret causé par cette situation.

En effet, l'ensemble des chapitres convergent vers un seul constat : le père n'a pas appris à sa fille la langue algérienne. Cette situation serait, comme le suggèrent les titres en question, à l'origine du non accès à l'algérianité si l'on peut utiliser ce terme. Elle la source d'une énorme frustration qui nous conduit à suivre l'expression du regret né de cette déception. En raison de ce non apprentissage, la narratrice ignore toute la vérité, celle qu'elle n'a pas su lorsqu'elle était enfant et qu'elle a tant cherché à comprendre. C'est pourquoi elle tenait à écrire l'histoire en faisant des plongées dans ces souvenirs d'enfance. C'est parce que tout cela la submerge de regrets, le regret d'un passé peu connu et celui de ne pas avoir appris la langue du père, celle de son pays d'origine. De ce fait, nous allons donc nous pencher sur ce sentiment qui revient à chaque fois dans cette œuvre. Pour bien cerner cet affect, nous commencerons par la raison principale de cette désillusion qui est la non maîtrise de la langue algérienne, puis, nous verrons deux regrets concomitants au premier celui du non accès aux vérités du père puisque celui-ci a choisi le silence sur la délicate période qu'il endurée, et celui d'avoir connu une enfance perturbée.

²³ A ces six titres de chapitres, nous pouvons ajouter celui choisi pour le court épilogue du livre, à savoir : Je n'apprendrai pas la langue de mon père.

II.1 Regret de la langue

En effet, comme nous le constatons à travers tous les titres des chapitres composant ce livre, la question de la langue est au centre de ce récit. Elle présente dans tous ces constats négatifs qui ne sont en réalité qu'un seul et principal regret, celui de ne pas avoir appris la langue du père. Ce sentiment, en tant que réaction émotionnelle consciencieuse et négative concernant des actes et comportements personnels du passé, se lit tout au long du livre. Il est souvent ressenti par la narratrice lorsqu'elle revient vers son enfance en Algérie durant la colonisation. Et dès le titre, nous devinons le plus profond des regrets qu'elle ressent depuis son jeune âge, à savoir celui de ne pas avoir appris la langue arabe :

Mon père, l'Algérien, le maître d'école ne m'a pas appris la langue de son peuple. Il ne m'a pas parlé la langue de sa terre, de sa mère. Il s'est tenu loin dans le silence. De son roman familial algérien, je n'ai rien su. Mon père est mort. Après toutes ces années d'exil, d'histoires racontées, écrites pour découvrir, comprendre ce qui n'a pas été dit, c'est par les femmes et les hommes de son peuple, qui parlaient sa langue, que je tente d'approcher mon père, l'étranger bien-aimé.

Comme le montre ce passage, nous sommes en face d'un regret d'inaction²⁴, la narratrice ne regrette pas une action commise par elle-même. Son regret se rapporte à une situation durant laquelle elle n'a pas pu réagir. Elle incrimine plutôt son père qui n'a pas jugé utile de lui apprendre sa langue et la transmettre à ses filles qui pourraient ainsi accéder à cette part de leur culture de leur imaginaire.

De plus, le sentiment de regret a ici cette particularité de donner une sensation d'impuissance. La narratrice laisse cette impression que l'on ne pourra pas revenir en arrière, qu'il faut se résoudre à chercher un détour pour atténuer ce regret. Elle est certes persuadée qu'elle ne pourra guère rattraper l'occasion manquée par le père, mais elle cherche tout de même à atténuer la douleur engendrée en questionnant les femmes et les hommes de son peuple.

A plusieurs reprises, la narratrice dévoile dans son récit le fait qu'elle était enfermée dans la citadelle de la langue française et que la langue arabe était exclue du milieu familial. Seul le français y était utilisé comme langue de communication et de dialogue. Cette

²⁴ Il s'agit là d'un type de regret lié à une situation durant laquelle le sujet n'a pas pu ou su réagir à temps.

dernière est vue aussi comme le seul moyen permettant d'accéder au savoir. Il n'y avait pas de nécessité à apprendre l'arabe, mais cela n'a pas empêché le sentiment profond de regret de submerger la narratrice. Écoutons-la :

Aujourd'hui où j'écris, je me dis une fois de plus que je ne saurai rien, que je n'ai pas su entendre mon père dans la langue de ma mère, ou que, dans sa langue, il aurait parlé volontiers de sa guerre, de son peuple, il devait considérer, et pas seulement à ce moment précis, que nous étions, nous, ses enfants, des étrangers, les filles et les fils de l'étrangère. Je me demande, retardataire, définitivement, si mon père, dans le silence de sa langue, obstiné, volontaire, n'a pas cherché des années durant à résister, à nous résister, nous, ses enfants et sa femme (...)»²⁵.

Le regret de cette langue d'origine, que le père ne lui a pas apprise lorsqu'elle était enfant, est manifeste dans ce passage. Elle pense que cette situation est à l'origine du mutisme, du silence du père sur la réalité de son peuple. La langue non apprise serait la source de ce regret qui persiste chez la narratrice. Durant son enfance, elle vivait enfermée dans la langue française du fait que son père a choisi de s'exprimer en français avec ses enfants. D'où cette conséquence fâcheuse, celle de ne pas pouvoir accéder à une part d'elle-même.

En effet, la narratrice, au plus profond d'elle-même, regrette ce non apprentissage. Elle fait part de sa frustration à entendre les autres communiquer dans la langue du père sauf elle et ses sœurs. C'est dans cette optique qu'elle s'attarde, dans ce récit, sur son enfance et son incompréhension de l'arabe, la langue parlée par son père et ses tantes paternelles, ainsi que tout son entourage. C'est pour cela que nous remarquons que chaque chapitre dans ce livre s'ouvre sur une phrase qui reproduit approximativement le titre de l'œuvre avec, cependant, quelques variantes. Cela dit, la narratrice occupe le rôle de sujet de la phrase en y apportant quelques modifications auxquelles étaient consacrés les intitulés des chapitres.

Plus, le regret de la langue paternelle s'accroît chez la protagoniste lorsqu'elle prend conscience de cette barrière érigée entre elle et la communauté de son père du fait de cette langue non apprise. A travers plusieurs passages, elle reconnaît l'importance de cette langue surtout lors d'un éventuel retour au pays natal : «*Si je revenais dans le village près de Tlemcen, je ne saurais parler ni aux vieilles ni aux jeunes avec leurs mots, je serais*

²⁵ Leila Sebbar, *op. cit.*, pp.36-37

l'étrangère indiscreète à qui on ne dit pas la vérité»²⁶. Dans ce passage, elle fait le lien entre la langue et l'identité. Pour elle, même s'elle revient vers la terre d'enfance, elle sera toujours l'étrangère, la fille de l'étrangère. Elle ne pourrait jamais parler avec ses concitoyens dans leur langue, celle de son père.

Abondant dans le sens de cette frustration, elle rapporte d'autres scènes où elle ressentait ce regret d'entendre sans comprendre des conversations que d'autres engageaient avec son père. Elle évoque des scènes où son père, en compagnie d'amis ou d'inconnus, ce riait avec eux en arabe et engageait des discours dans cette langue qu'elle ne comprenait pas : *« Je ne comprenais pas la langue de mon père, je l'entendais, dépourvue de sens, et je savais, à la voix, que mon père n'avait rien à craindre, au moment même où peut-être ces hommes des maisons pauvres lui apprenaient que l'OAS sillonnait les quartiers arabes pour accomplir leurs missions « de l'honneur... ».*²⁷ Cela veut dire que la méconnaissance de cette langue était un obstacle qui l'empêchait de savoir, d'accéder à la vérité sur le père.

II.2 Le regret de la vérité tue

En effet, le lecteur de ce récit constatera la récurrence d'un autre regret dû à la langue non apprise, à savoir celui de la vérité non dite. Il s'agit de tout ce que le père savait sur lui-même et sur ses semblables durant la colonisation et pendant la guerre de libération nationale. Elle regrette que son père ne lui ait jamais dévoilée ses secrets à ce sujet. Elle attendait de lui la vérité ou du moins sa vérité, mais que dalle !

Comme tout être curieux, la narratrice veut savoir tout sur son père. Cherche-t-elle la vérité ou la réalité. Les spécialistes nous disent que le concept de réalité est intimement lié à celui de vérité, les deux semblent indissociables. L'un renvoie à l'autre : une chose réelle est jugée véritable de par son existence concrète ; la vérité d'une chose est estimée de par son caractère réel. Yves Cattin confirme cela quand il écrit *« la vérité est conformité de la pensée à une réalité préexistante à la pensée, réalité qu'il s'agit d'exprimer. La vérité est en somme copie conforme. La vérité est donc entièrement dépendante de la réalité »*²⁸. Partant de là, nous pouvons dire que la narratrice cherche donc la conformité

²⁶ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.59

²⁷ *Ibid.*, p.28

²⁸ Yves Cattin, x, Paris, y, 1900, p.z

au réel, convaincue que ce qu'elle entendait dans la langue de sa mère n'est pas la vérité crue.

Chemin faisant, elle essaye de comprendre, de connaître la situation délicate que son père vivait dans le silence de sa langue. Elle voulait savoir comment son père vivait écartelé entre deux pays ennemis : le sien et celui de sa femme. Ces secrets si elle les savait sus, cela aurait changé sa vie, se demande-t-elle comme nous l'avions remarqué à travers ces passages et dialogues entretenus entre le père et sa fille où celle-ci lui posait des questions pour tenter de comprendre la vérité sur la perception de son père par les maquisards du FLN. Le voyaient-ils comme un collaborateur, voire un traître qui aimerait plus servir la France que son pays, l'Algérie. Les raisons ne manqueraient pas pour le cataloguer dans le camp des Français du fait qu'il enseignait leur langue.

De là, nous pouvons comprendre le mutisme de ce père et se représenter les raisons qui l'auraient poussé à garder le silence pendant des années. C'est ce silence qui explique la méconnaissance de la narratrice de certaines choses inhérentes à cette période de son passé :

Je ne sais pas, je ne saurai pas s'il se demandait ce que ses enfants auraient aimé entendre de l'autre histoire. L'interdit de la colonie, mon père le fait sien. Que ses enfants ne connaissent pas l'inquiétude, qu'ils ne se tourmentent pas d'une prochaine guerre de terre, de sang, de langue. Son silence le protège²⁹.

Ceci nous permet d'en déduire que ce père, qui avait pour vocation de transmettre le savoir et partager des connaissances avait refusé de transmettre son passé et s'interdisait de parler de son histoire et celle de son pays. Il a choisi le silence pour protéger ses enfants en rompant le lien avec le passé et le pays qui les avaient vus naître.

En lisant ce récit, nous ressentons de façon lancinante que la narratrice ne connaît pas la vie, la réalité de son père en tant qu'homme algérien parlant l'arabe. C'est cette partie inconnue, cette autre moitié, celle qui lui manque, qui lui semble la plus réelle. Comme elle a vécu toute son enfance et toute son adolescence en Algérie, elle ne peut choisir d'exclure cette partie d'elle-même. Mais comme elle l'avoue, lors d'un entretien, son attachement à l'Algérie est avant tout un attachement aux parents :

²⁹ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.31

Quand je suis venue en France pour poursuivre mes études, j'étais dans les livres et les bibliothèques et j'avais oublié l'Algérie. Donc il n'y avait pas cette absence de l'Algérie ; je ne ressentais pas cette absence comme un manque, peut-être tant que mes parents y étaient. J'y retournais les voir, pour des vacances, mais c'était pour mes parents, pas pour l'Algérie³⁰.

L'auteure avoue par-là l'amnésie prolongée qui s'est produite en elle. Elle reconnaît en quelque sorte si l'Algérie est présente dans ses livres, c'est en raison de son père. Autrement dit, tout ce qu'elle écrit, «était d'une certaine manière un travail détourné sur [son] père»³¹. Et c'est le cas de notre corpus.

Dans ce dernier, le père est omniprésent depuis le titre : *Je ne parle pas la langue de mon père* jusqu'à ces mots par lesquels se termine le roman : «*Je n'apprendrai pas la langue de mon père. Je veux l'entendre, au hasard de mes pérégrinations. Entendre la voix de l'étranger bien-aimé, la voix de la terre et du corps de mon père que j'écris dans la langue de ma mère*». Ce passage résume bien le rapport ambigu qu'entretient Leïla Sebbar à l'arabe, qu'elle ne veut ni apprendre, ni parler. Il semble que ce qui l'intéresse, c'est que cette langue-là soit présente mais sous la langue d'écriture, celle de la mère. En d'autres mots, il s'agit de réserver une place à la culture du père, à la voix de sa culture. Elle veut d'abord et avant tout «entendre à l'oreille et à l'œil» l'arabe, tout comme s'il s'agissait d'une musique. Elle écoute l'arabe pour son côté mélodieux, comme on peut apprécier la beauté d'une messe en latin, sans rien y comprendre. Si le français est sa langue de l'écriture et la seule langue qu'elle parle, l'arabe est la langue de l'émotion et de la terre algérienne dont elle est exilée.

Dans ce livre, la narratrice revient sur cette absence de transmission du legs ancestral. C'est la source du regret qui colore l'œuvre et la traverse de bout en bout. Implicitement, elle y déplore l'acculturation du père qui fut à l'origine de cette non transmission de l'héritage paternel, avant d'être aggravé par la transhumance de la protagoniste. Pour cette, dernière, Le refoulement de la langue et de la culture arabes dans la maison familiale a bouleversé la passation du legs ancestral.

³⁰ Leïla Sebbar, entretien avec x

³¹ *Ibid.*,

Mon père serait instituteur. Je ne sais pas, je ne saurai pas s'il se demandait ce que ses enfants auraient aimé entendre de l'autre histoire. L'interdit de la colonie, mon père le fait sien, que ses enfants ne connaissent pas l'inquiétude, qu'ils ne se tourmentent pas d'une prochaine guerre de terre, de sang, de langue. Son silence les protège. C'est ce qu'il pense et, depuis que des enfants lui sont nés corps et langues divisés, il en est ainsi, il doit en être ainsi, jusqu'à la prochaine génération des enfants, étrangers au-delà des mers, hors de lui, à qui il a parlé dans la langue de l'exil, l'unique désormais, avec l'accent et la voix et le rire ou la colère de sa terre absente, abandonnée. Interdite ?

L'auteure croit qu'elle aurait pu obtenir des réponses aux questions qu'elle posait à son père sur ce chapitre de sa vie, si elle avait pu lui parler en arabe. De ce bannissement de la langue du père, provoqué par l'instauration du français dans l'Algérie coloniale, ressort un immense chagrin, une position de non-coïncidence vécue comme une entrave à la compréhension de tout un substrat généalogique et ethnographique relié à son passé. La narratrice ressent un immense sentiment de perte, elle n'a pas pu connaître les chansons ou les récits que lui aurait transmis sa grand-mère paternelle, elle ne comprenait pas ce que disait son père quand il riait avec ses compatriotes arabes : *«Mon père riait, en arabe, avec des hommes inconnus, ce qu'ils se racontaient les faisaient rire, je ne savais pas, je ne saurai pas ce qu'ils se disaient alors au coin du balcon près de la maison d'école.»*³².

Ainsi, nous pouvons comprendre le rapport de la narratrice à la langue arabe. Pour elle, cette langue est le mur qui la sépare de sa terre d'origine et la prive de connaître l'histoire de son pays. Cela confirme bien évidemment que si son père leur avait parlées en arabe, elles auraient pu parler volontairement de cette guerre, de ce passé et de l'histoire de leur pays. Nous constatons que la narratrice entretient un rapport distant avec la langue française. C'est cette langue-la qui l'a privée de connaître l'histoire de son pays et qui est à l'origine des passé non dévoilé par le père. Par conséquent, la narratrice n'est pas seulement tenue à l'écart vis-à-vis de l'histoire et du passé de son pays, elle est aussi privée de connaître la culture de son pays natal. En d'autres termes, son père, en choisissant le silence, a rompu définitivement le lien qui la liait à son pays d'origine. Elle considère cela comme une sorte d'assimilation à la culture étrangère du pays ennemi. C'est pour cela qu'elle tente de reconstruire, de recréer ce lien à sa terre, à sa culture et à la langue des ancêtres en écrivant cette œuvre.

³² Leila Sebbar, *op. cit.*, p.29

II.3 Regret de l'enfance perdue

De ce récit, il transparait également que la narratrice a connu une enfance difficile, une enfance perturbée en raison du silence du père si l'on peut dire. Autrement dit, le fait qu'elle n'avait pas connu le passé et l'histoire de son pays, et surtout ne pas avoir appris la langue de son père, a eu certainement un impact négatif sur son enfance.

Ayant vécu, en compagnie de sa famille, à chaque fois à l'intérieur d'une école coloniale, la narratrice ne pouvait pas connaître grand-chose du monde extérieur. Bien que son enfance coïncide avec une période cruciale de l'Algérie, elle n'avait presque rien su de la situation de son père durant cette guerre. Le fait qu'elle n'avait presque rien su sur son père et n'avait pas appris sa langue, cela a affecté son enfance puisque tout son entourage communiquait avec une langue qu'elle ne comprenait pas. Cela l'avait privée d'être comme tous les autres enfants de son âge et de rire avec les enfants de son quartier avec la même langue ni d'échanger des discours à propos du coran et des fêtes religieuses. Cela montre tout le regret qu'elle ressent à travers cette œuvre.

Dans plusieurs passages du livre, elle laisse entendre qu'elle aurait voulu vivre autrement, une enfance différente de celle qu'elle a eue, une enfance où elle serait comme tous les autres enfants de son âge et de son entourage, et connaître tout ce qu'elle devait connaître à propos de sa terre natal, de sa culture et de la langue de son pays. Laisant libre cours à son imagination, elle revient dans le territoire de son enfance en choisissant un autre espace, celui qu'elle aurait aimé connaître :

*Et si, contre toute raison, je revenais à Hennaya ? De l'autre côté de la frontière, l'esplanade de terre rouge séparait l'Europe de l'Afrique... J'irais dans le quartier arabe et, dans la petite Afrique, je chercherais Aïsha, Fatima. Je ne referais pas le chemin, je crois que je n'irais pas au village européen. [...]. J'aurais appris que le fils de Fatima, celui du maquis algérien, avait été pris par les soldats français en opération dans les monts de Blida...*³³

A travers ce voyage imaginaire, la narratrice laisse entendre son regret d'une situation dans laquelle elle n'avait pas pu agir autrement. Son souhait d'aller dans le quartier arabe trahit une frustration, celle d'une enfance vécue loin du peuple de son père.

³³ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.73

Ensuite, comme nous l'avons pu remarquer à travers ce récit, la narratrice relate certains souvenirs douloureux de son enfance. En effet, à ce vécu à l'écart de la culture de son père, s'ajoute "la terreur quotidienne" qu'elle subissait avec les autres filles étrangères.

Nous devions, mes sœurs et moi, marcher à travers les rues en terre, de la boue en hiver, avant le goudron tardif jusqu'à l'école des filles, le collège ou le lycée. Mon père n'a pas entendu les mots criés vers nous, les mêmes à l'aller et au retour, criés vers nous, les petites filles étrangères qu'on insultait à distance, les filles du directeur qu'on n'approchait pas. Je savais. Mes sœurs aussi ? Nous n'en parlions pas, ni à ce moment-là, ni plus tard (...)³⁴

L'usage de certaines expressions et de certains termes dans ce discours montre la terreur que la narratrice a endurée durant son enfance suite aux insultes proférées par des garçons sur le chemin de l'école. Ce sont des mots et des propos qu'elle ne comprenait pas mais qui l'humiliaient et la déchiraient au fond d'elle et tout cela l'a poussée à s'interroger sur le silence de son père qu'elle regrette toujours, un silence qui a influencé négativement son enfance. Cette dernière qu'elle aurait pu vivre autrement si son père n'avait pas été indifférent vis-à-vis de la situation que ses propres filles vivaient quotidiennement.

Elle s'interrogeait sur cette situation et ce vécu qu'elle ne comprenait pas en posant pleines de questions à son père, mais elle ne parvenait pas à obtenir des réponses, son père s'était seulement contenté du mutisme face aux interrogations incessantes de sa fille. Plusieurs passages rendent compte de la fuite du père devant les demandes répétées de la fille : «*Mais c'est vieux, tout ça... Et puis elles sont mariées, elles ont sûrement quitté Hennaya, tu ne sauras pas... Qu'est-ce que tu leur veux, à Aïsha et Fatima ? Laisse-les tranquilles...*»³⁵. Cela dénote qu'il s'agit d'un choix délibéré ; le père préfère se taire.

A côté de cette mémoire liée au père, la narratrice réinvestit quelques souvenirs d'enfance dans son récit. C'est le cas de ceux relatifs aux bonnes de la famille Aïsha et Fatima. A leur propos, elle rapporte leur attitude vis-à-vis des membres de la famille, leur comportement, leur accoutrement et leurs habitudes, comme dans ce passage :

Dans la maison d'école, les bonnes elles-mêmes abandonnent la langue arabe. Aïsha d'abord, la fille aînée d'une famille nombreuse, peut-être

³⁴Leila Sebbar, *op. cit.*, p.41

³⁵*Ibid.*, p.49

devait-elle travailler pour les frères et sœurs plus petits laissés à une mère répudiée. Elle aurait dû être mariée déjà et déjà mère, Aïsha, jeune, belle, grande et rieuse, sa mère la mariait à un cousin lorsqu'elle partie, Fatima, la sœur cadette laide et timide, l'a remplacée³⁶.

Ce témoignage vise un double objectif : d'un côté rappeler le bannissement de la langue arabe de ce foyer où même les bonnes n'utilisent pas leur langue maternelle ; d'une autre côté, la condition sociale de ces Autochtones que la précarité conduit à travailler dès le jeune âge pour subvenir aux besoins de la famille.

Finalement, le regret apparaît ici comme une expérience cognitive d'émotion raisonnée, c'est-à-dire qui résulte d'un regard critique sur le passé. La narratrice ne se contente pas de replonger dans le passé, mais elle adopte un jugement sur soi et surtout sur l'attitude de son père. Le regret est alors une sorte de perversion du désir; le désir normal tend vers l'avenir; le désir-regret tend vers le passé; et par suite il est condamné à se consumer stérilement lui-même.

³⁶ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.46

Chapitre III : La part de l'imagination

De ce qui précède, nous pouvons dire que la réécriture de l'histoire dans ce roman de Leila Sebbar obéit à un double objectif : témoigner tout en exprimant le sentiment de regret engendré par le fait dont elle témoigne. Mais dans la mesure où la mémoire est défaillante, il est nécessaire de voir dans cette écriture une tentative de colmater les brèches, les failles de cette mémoire. Le présent chapitre se propose en effet d'examiner le recours à l'imagination, à la fiction pour combler le vide dû au silence du père et au non apprentissage de sa langue par ses filles. Dans un premier temps, il est important de développer un point essentiel qui est les zones d'ombres dont l'auteure ne cesse de parler dans son œuvre. Puis, il convient d'y voir la part de fiction avant de terminer par les projections que la narratrice y opère.

III. 1 Les zones d'ombre

Dans ce récit, nous avons affaire à moult passages qui renvoient indirectement aux failles, au vide dans l'histoire de la narratrice. Ces failles, que nous pouvons qualifier de zones d'ombres, sont dues essentiellement, nous l'avons vu, au silence du père. Ce dernier, n'ayant pas appris la langue arabe à sa fille, l'a privée d'accès à toute une culture, à toute une histoire. Et, depuis, elle ne fait que chercher comment combler les lacunes dues à cette situation. Elle n'hésite pas à témoigner des maigres progrès réalisés en ce sens :

*Mon père ne savait pas ce que j'apprends aujourd'hui longtemps après.
Ou le savait-il et il n'en disait rien? Il parlait peu. Peut-être la langue étrangère l'a séparé des mots qu'il aurait choisis pour nous, ses enfants.
A sa femme il parle dans la langue de la France, sa langue à elle, je les entends depuis la véranda, la fenêtre au verre granuleux, opaque qui la sépare de la salle d'eau³⁷.*

La protagoniste fait allusion à ce qu'elle a pu apprendre des autres et que son père n'a pas jugé utile de le lui dire. Au lieu de l'incriminer, elle lui trouve ici des circonstances

³⁷ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.29

atténuantes. Pour elle, c'est la langue française qui serait à l'origine de ce silence ; elle ne serait pas apte à traduire la réalité, la vérité de son peuple. A suivre le raisonnement de la narratrice, le père, malgré qu'il soit maître d'école, ne saurait pas dire en français ce qu'il sait dans sa langue maternelle «(...) *du vieux quartier de l'enfance, de la cour carrée au figuier, un jasmin pousse le long du mur, de l'école coranique, du marabout ancestral, des fêtes et des deuils, du mouton égorgé et des garçons circoncis, de la révolte silencieuse qui s'organise, il ne dit rien.*»³⁸

Mais, loin d'être un obstacle, cette langue permet à la narratrice de combler, un tant soit peu, ce déficit en informations sur le passé du père. En lisant ce récit, nous déduisons combien elle lui est utile pour imaginer ce qui demeure un mystère pour elle. C'est dans cette langue qu'elle fait appel à l'imagination, à la fiction pour pouvoir récolter les morceaux de sa mémoire fragmentée. A quel point la fabulation l'aide-t-elle à retrouver une mémoire non préservée ou plutôt non dévoilée ? C'est à cette question que nous tenterons de répondre à présent en analysant quelques passages du récit où la narratrice use d'anticipations, de rêveries et de projections.

Dans ce sens, nous constatons beaucoup de passage au conditionnel qui traduisent des souhaits, des possibilités entrevues par la narratrice. L'extrait ci-dessous est un de ces fragments qui disent à la fois le rêve contrarié et la fécondité de l'imagination de la narratrice. Celle-ci y exprime ce que le père aurait dit ou fait si toute la famille comprenait l'arabe :

*Dans sa langue, il aurait dit ce qu'il ne dit pas dans la langue étrangère, il aurait raconté à ses enfants ce qu'il n'a pas raconté, non pas sa vie à lui – un père ne parle pas de sa propre vie à ses enfants, il respecte la pudeur, l'honneur, la dignité, et eux aussi, il le sait, ils le savent – mais les histoires de la vieille ville marine, le quartier, vérité et mensonge, les ancêtres, les légendes, les anecdotes du petit homme rusé qui se moque des puissants et ça fait rire les faibles, les pauvres.*³⁹

L'imagination, en tant que dynamique, espace de virtualités, permet donc à la narratrice d'énumérer tout qu'elle pourrait entendre de la bouche de son père si ce dernier lui avait appris sa langue à lui. De cette rêverie de mots se profile toute la culture orale du géniteur

³⁸Leila Sebbar, op. cit., p.30

³⁹*Ibid.*, p.30

non transmise faute de langue arabe non apprise. Cette dernière se révèle comme un obstacle, un mur cachant toute une zone inaccessible.

L'autre mission assignée à l'imagination, à la fiction dans ce récit est d'alléguer une harmonie ressentie avec la filiation parentale. Cela se constate dans cette recherche de la mélodie de la langue arabe à travers des déambulations solitaires, dans cette écoute de la voix de «la parole, de l'émotion», celle des femmes arabes parlant entre elles, dans l'exil, dans les cafés et dans les cités où vivent les émigrés. Cette préférence pour la femme arabe est revendiquée par l'auteure en disant : «*La mère de mes livres est obstinément une femme arabe et musulmane, algérienne*»⁴⁰. Elle se constate dans le livre à travers de nombreux passages où il est question des Algériens de France, à l'image du fils de Fatima qui a quitté, après l'indépendance, le maquis pour aller travailler dans l'Hexagone.

En concentrant son récit sur des personnages musulmans, la narratrice se revendique implicitement de ce monde. Mais tout ce qu'elle imagine est lié à deux femmes, aux deux bonnes de son enfance. Tout ce qu'elle a lu et appris sur les Algériens et sur le pays de son père, elle l'insère dans ce récit. En imaginant le fils de Fatima dans les chantiers en France, elle raconte le sacrifice de l'émigré algérien et sa contribution à ce pays d'accueil. Mais, voulant certainement être objective, elle n'omet pas d'évoquer le versant négatif de cette communauté arabe en France à travers l'évocation des «*jeunes Algériens de France embrigadés*»⁴¹. Ainsi, en liant les deux versants de L'Algérie, ceux d'Algérie et ceux de l'hexagone, la narratrice essaye de créer des ponts de relier ces deux pôles pour en faire une filiation.

III. 2Réhabiliter le père

Consciente des failles dans son histoire familiale, la narratrice compte sur l'imagination pour combler ce déficit. La nostalgie envers ce qu'elle n'a pas vécu et surtout ce qu'elle n'a pas su de la bouche de son père la pousse à imaginer, à faire des suppositions. En ce sens, elle relate des faits non avérés qu'elle attribue surtout à son père et au fils de Fatima. Mais, à la fin, elle n'omet de préciser à son lecteur cette part de fiction dans son récit : «*Mon père n'a pas fait le pèlerinage à La Mecque. Il n'a pas revu le pays natal. Il n'a*

⁴⁰ Entretien avec Leila Sebbar in source

⁴¹ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.70

pas parlé la langue de sa mère avec le fils de Fatima. Il n'a jamais rencontré le jeune homme à la prison d'Orléansville ni au vieux Ténès»⁴².

A partir de cet avertissement, nous comprenons que la narratrice ne se contente pas de plonger dans ses souvenirs d'enfance. Elle use de créativité pour recoller les morceaux de sa mémoire fragmentée. Elle confirme par-là l'assertion de Maurice Halbwachs sur la reconstruction du passé :

A mesure que l'enfant grandit, et surtout lorsqu'il devient adulte, il participe de façon plus distincte et plus réfléchie à la vie et à la pensée de ces groupes dont il faisait partie, d'abord, sans bien s'en rendre compte [...]. Nous l'avons souvent répété : le souvenir est dans une très large mesure une reconstruction du passé à l'aide de données empruntées au présent, et préparées d'ailleurs par d'autres reconstructions faites à des époques antérieures et d'où l'image d'autrefois est sortie déjà bien altérée⁴³.

De là, nous pouvons dire que les souvenirs que l'on garde de notre passé ne correspondent pas forcément au passé tel qu'il a été vécu. Car, nous dit Maurice Halbwachs, «*la disparition des cadres de la mémoire entraîne la disparition ou la transformation de nos souvenirs*»⁴⁴. En d'autres termes, le souvenir de la narratrice est certainement altérée par son exil, son changement d'espace ; sa mémoire ne peut être entièrement loin du lieu qui l'a fait être. Ce n'est qu'une version déformée par le temps, retravaillée et reconstruite par l'imagination comme dans cet épisode relatant l'emprisonnement du père à Orléansville :

Le maître d'école se tourne vers le fils de Fatima qu'il ne connaît pas. Il lui demande en arabe : « Et toi, tu viens d'où ? – Hennaya. – Hennaya ? Qui est ton père ? – Il est mort. Ma mère s'appelle Fatima. Elle a travaillé chez le directeur de l'école, dans sa maison. Tu es le fils de Fatima ? » L'homme est suffoqué : « C'est pas possible, c'est pas possible... » Il respire difficilement, s'assoit au bord du lit de camp, l'homme d'Excideuil s'approche de lui. « J'ai un peu d'asthme parfois, ce n'est rien. Ne vous inquiétez pas. – On appelle le gardien ? – Non, non, surtout pas. » Il reprend son souffle, regarde le jeune homme assis en face de lui : « Alors c'est toi le fils de Fatima... Tu étais très jeune, tu es encore très jeune... Je n'ai pas voulu croire ta mère et ... » Le fils de Fatima se lève d'un bond,

⁴²Leila Sebbar, *op. cit.*, p.104

⁴³ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Alcan, 1950, p.84

⁴⁴*Ibid.*, p.76

s'agenouille près de l'homme assis : « Maître, maitre... c'est moi, oui, c'est moi... Pardonne-moi si tu peux, avec la volonté de Dieu, pardonne-moi ... »⁴⁵

Cet épisode est illustratif du travail de l'imagination chez l'auteure qui a remanié cette part de sa mémoire individuelle. L'imagination, nous le savons, bien qu'elle soit proche de la mémoire, elle en diffère néanmoins par sa façon propre de représenter l'absent. Nous l'avons déjà dit, l'imagination dans notre corpus participe d'abord d'un processus de réhabilitation. Grâce à la fiction, la narratrice réhabilite son père en mettant en valeur ses qualités humaines qui pardonne à celui qui a tiré sur lui et se propose même à lui apprendre «à lire et à écrire la langue de la France»⁴⁶.

Bien que l'humanisme du maître ne soit une invention de la narratrice, cette histoire de la rencontre en prison et surtout du renversement des données (le jeune maquisard qui s'agenouille devant le maître d'école française) est le fruit de l'affabulation. Elle a inventé cette rencontre pour compléter des blancs dans l'histoire de son père. De plus, comme la narratrice le ressasse à foison, le père préfère l'oubli et le mutisme, ce qui fait que nous sommes en face d'un pan entier de l'histoire qui n'est pas dévoilé délibérément. D'où cette quête de la vérité qui va pousser notre personnage à imaginer cet échange pour trancher la lancinante question de la position du géniteur vis-à-vis de la révolution algérienne.

Cela se constate d'abord à travers tous les passages où la narratrice imagine des scènes d'échange avec son père pour pouvoir combler quelques zones d'ombre. Dans ces scènes de dialogues réels ou imaginés, Le père refuse toujours de répondre et Sebbar se voit de nouveau aliénée par cette langue porteuse de trauma. Elle imagine que son père dédaigne de lui divulguer ses secrets parce qu'il préférerait le faire dans sa langue natal plutôt que dans celle de colon.

Alors, il ne lui reste qu'à imaginer d'autres scènes comme celle où le fils de Fatima, la bonne de la famille, est chargé d'une mission par les maquisards et qui consiste à éliminer le maître d'école :

⁴⁵ Leila Sebbar, *op. cit.*, pp.80-81

⁴⁶*Ibid.*, p.81

Le maître d'école, tu le connais...le maître arabe qui apprend aux garçons de notre peuple la langue de l'ennemi, c'est un agent de la colonisation, pire que le maître français, c'est un traître...le fils n'achève pas sa phrase, la mère le regarde, interdite : « si tu le fais, tu n'es plus mon fils...je ne suis pas la mère d'un assassin...si c'est un ordre de ton chef désobéis... »⁴⁷

A travers cette scène, la narratrice essaye de concilier deux avis opposés sur le père car au fond d'elle elle n'arrive pas à trancher cette question qui la taraude : son père est-il avec ou contre la révolution ? Mais dans la fiction, elle peut représenter et résoudre cette énigme. C'est par les mots forts de Fatima, la bonne du maître, qu'elle tranche le débat : il faut connaître de près le maître pour se convaincre qu'il n'est pas un traître.

Réhabilitant son père et tous ceux que les maquisards auraient pris pour des traîtres à la cause nationale, l'auteure fait dire à Fatima une plaidoirie contre cette injustice qui voit en tout enseignant de la langue française un agent à la solde du colonisateur. Cette mère cherche, en substance, à convaincre son fils qu'il se trompe de cible et que ses chefs se trompent eux aussi :

Cet homme est un juste. Si vous étiez tous comme lui, la guerre ne serait plus la guerre et vous auriez la victoire sans le crime. Tu m'écoutes ? – Je t'écoute, je ne sais pas si tu as raison. J'ai dit oui pour cette mission. Je serais un lâche...Tu veux que ton fils soit un lâche ? - Je veux un fils qui lutte pour la justice pas un criminel, tu m'entends ?⁴⁸

Le propos de Fatima participe ici, nous l'avons dit, de cette volonté de réhabiliter le père. Il est important de faire parler quelqu'un qui l'a côtoyé pour dévoiler la vraie image du père, celle qui contredit les allégations du chef des maquisards qui aurait vu en lui un traître à la cause du FLN, au point d'ordonner son élimination. Dans sa défense du maître, Fatima assène cette vérité à son fils à qui on a confié cette mission d'éliminer le maître d'école : «cet homme est un juste» et elle parle en connaissance de cause.

Par ailleurs, si l'on voit d'un point de vue psychanalytique cet épisode, nous pouvons dire que cette imagination s'apparente à une projection. Cette dernière est l'une de nos réactions archaïques, présentes dès les premiers stades du développement, que le moi ensuite intègre et met en œuvre pour se protéger. En effet, comme en proie à des pensées,

⁴⁷ Leila Sebbar, *op. cit.*, p.54

⁴⁸ *Ibid.*, p.54

voire à des pulsions, la narratrice projette son désir de réhabiliter son père, elle confie cette entreprise à des personnages issus de son entourage. Car, nous dit la psychanalyse, *«la personne n'a pas conscience d'appliquer ce mécanisme, justement car elle n'accepte pas les sentiments, ou sensations, qu'elle «projette» à l'extérieur, sur l'autre ou sur un objet. Il s'agit donc de mouvements pulsionnels intolérables, ou en tout cas, perçus comme tels»*⁴⁹.

⁴⁹ « la projection », [en ligne], consulté le 12/09/2017 ; url: www.

Conclusion

Au terme de ce travail, nous pouvons dire que *Je ne parle pas la langue de mon père* est un récit qui témoigne d'une obstination, celle d'une auteure face à la question lancinante de la mémoire. C'est une œuvre qui dit en filigrane combien cette question mémorielle la taraude son esprit depuis l'Algérie coloniale où elle est née d'un père algérien et d'une mère française, jusqu'à Paris où elle écrit son père dans la langue de sa mère. C'est un roman qui se décline sous le signe de la négation, d'un constat sans appel que synthétise les six phrases-variantes du titre autour desquelles s'éploient des réminiscences, des scènes imaginées ou rêvées et des faits historiques aussi. Bref, c'est plus qu'un récit, c'est une mélodie que l'on entend, un chant envoûtant où seul l'écueil du refrain récurrent maintient la pensée accrochée au mystère de cette langue à laquelle la narratrice n'a pas été initiée.

En étudiant cette œuvre, nous avons cherché à comprendre la plongée dans l'histoire opérée la narratrice qui retrouve, au gré des pages, les souvenirs d'une enfance perturbée. Sachons que, depuis Maurice Halbwachs, «*il n'y a pas de mémoire possible en dehors des cadres dont les hommes vivant en société se servent pour fixer et retrouver leurs souvenirs*»⁵⁰, nous avons appréhendé la quête de la mémoire individuelle chez la narratrice comme indissociable de la mémoire collective liée au deux peuples en conflits, d'autant plus, la protagoniste est issue d'une union mixte. Chemin faisant, nous avons cherché à saisir surtout les enjeux mémoriels soulevés par le texte construit autour d'un mystère paternel d'un homme, voire de tout un pays.

Dans un premier temps, nous avons focalisé l'analyse sur ces cadres dont parle Halbwachs autour desquels se constitue la mémoire collective. Dans cette optique, nous avons vu comme la narratrice rend hommage à d'illustres personnalités qui ont marqué l'histoire de l'Algérie au point de devenir, pour la postérité, des symboles de la résistance ou de l'intégrité. De ces personnes, émergent les noms de l'écrivain-ami de la famille, Mouloud Feraoun assassiné par l'OAS le 16 mars 1962, le résistant anticolonialiste Maurice Audin porté disparu à la fleur de l'âge, et enfin celui des légendaires résistantes Fadhma N'soumer et Jeanne d'Arc. La mémoire collective, nous l'avons vu, c'est aussi des noms de lieux que la narratrice a connus pour y avoir vécu pour un temps avec ses parents. A chaque espace revisité, le temps du récit, s'attache une part de la mémoire fragmentée de la narratrice.

⁵⁰ Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Felix Alcan, 1925, p.63

Dans le second chapitre, nous avons décelé un autre enjeu lié à cette écriture mémorielle à savoir l'expression des regrets. En ce sens, nous avons constaté que tout le récit s'articule autour d'un regret fondamental, celui que l'œuvre annonce dès son titre : la non maîtrise de la langue du père. C'est la clé de voute, toutes les autres frustrations sont dues à ce handicap. C'est l'énorme déception, c'est le trauma même car tout ce que cette langue peut rouler de secret, de doux, de tendre, de grave, ne pourra à jamais qu'être deviné. Elle restera la voix de «l'étranger bien-aimé», furtivement entendue. Elle ne dira jamais l'enracinement. Zone obscure au plus intime du lieu d'engendrement, zone scellée de surcroît par le silence du père.

Enfin, dans un dernier chapitre, nous nous sommes intéressés au rôle de l'imagination dans cette œuvre pour suppléer cette absence de mémoire, pour faire face à l'impossibilité d'accéder à cette zone obscure générée par le mutisme du géniteur. La fiction s'est avérée féconde pour la narratrice pour combler les vides laissés par la vérité tue, non révélée par le père. Pour ce faire, l'auteure ne s'encombre pas de syntaxe qu'elle bouscule, passe allègrement d'un souvenir à une image rêvée et se permet même de sertir des dialogues dans son texte. Tout de doit servir la cause, celle de rendre cette mémoire vivace ; d'où d'ailleurs ce recours fréquent au présent pour s'affranchir du passé et de l'imparfait, ainsi que l'usage du conditionnel qui traduit les souhaits de la narratrice. Et, en tête de ces désirs, la réhabilitation du père qui s'est faite, comme nous l'avons vu, par ce phénomène de projection, c'est-à-dire en faisant dire à l'autre (personnage) ce que l'on ne peut dire soi-même.

En définitive, nous pouvons ajouter que cette étude n'est qu'une modeste ébauche sur la quête de la mémoire chez la narratrice. Ce n'est qu'une lecture possible parmi tant d'autres ; elle permet de dire que ce livre est le récit d'une blessure mémorielle demeurant vivace et à laquelle l'écriture peut apporter son remède. C'est dans cette perspective que ce travail peut être approfondi en faisant appel à la théorie psychanalytique et l'appréhendant comme une résilience, celle qui suit la période post-traumatique. Comme, il peut être enrichi par le recours aux travaux de Paul Ricœur sur l'écriture de l'histoire.

Bibliographie

I. Corpus d'étude

- Leila Sebbar, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Seuil, 2003

II . Etudes sur Leila Sebbar

III. Articles et études sur la mémoire

- Pauline Seguin, « Abus de mémoire », [en ligne], consulté le 24 /09/2017 ;
url:<http://indomémoire.hypothèses.org/3261>

IV. Ouvrages théoriques

- Pierre Nora, *Les lieux de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1984
- Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 1987
- Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Felix Alcan, 1935
- *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Felix Alcan, 1925
- Frédéric Nietzsche, *Considérations inactuelles*, Paris, éd. Flammarion, 1987.

V. Dictionnaire

- Encyclopédie universalis

Table des matières

Introduction

Chapitre I : Une écriture de témoignage

- I. 1 Les souvenirs de la famille
- I.2 La mémoire des lieux
- I.3 Illustres personnages

Chapitre II : Expression de regrets

- II.1 Le regret de la langue
- II.2 Le regret de la vérité tue
- II.3 Le regret de l'enfance perdue

Chapitre III : La part de l'imagination

- III. 1 Les zones d'ombre
- III. 2 Réhabiliter le père

Conclusion

Bibliographie

Résumé

Dans ce mémoire ,nous nous sommes intéressés à la quête de la mémoire dans je ne parle pas la langue de mon père de Leila Sebbar.

Dans un premier chapitre, nous avons étudié l'écriture du témoignage en examinant les souvenirs de la famille et en convoquant la mémoire des lieux.

Dans un deuxième chapitre nous avons analysé les expressions de regrets chez la narratrice.

Dans le dernier chapitre, nous avons analysé la part de l'imagination présente dans l'œuvre.